

JEAN-PAUL BLED

Hindenburg

L'homme qui a conduit
Hitler au pouvoir

Tallandier

Hindenburg

DU MÊME AUTEUR

- François-Joseph*, Fayard, 1987 ; Perrin, coll. « Tempus », 2011.
- Les Fondements du conservatisme autrichien : 1859-1879*, Publications de la Sorbonne, coll. « Série internationale », 1988.
- Rodolphe et Mayerling*, Fayard, 1989.
- Les Lys en exil ou la seconde mort de l'Ancien Régime*, Fayard, 1992.
- Histoire de Vienne*, Fayard, coll. « Ville », 1998.
- Une étrange défaite, le piège de Maastricht : lettre ouverte d'un gaulliste à Jacques Chirac*, F.-X. de Guibert, coll. « Combats pour la liberté de l'esprit », 1998.
- Marie-Thérèse d'Autriche*, Fayard, 2001 ; Perrin, coll. « Tempus », 2012.
- L'Esilio dei Gigli. I Borboni di Francia e di Spagna a Gorizia e Trieste*, LEG, 2003.
- Frédéric le Grand*, Fayard, 2004.
- Bismarck : de la Prusse à l'Allemagne*, Alvik, 2005.
- Histoire de la Prusse*, Fayard, coll. « Histoire », 2007.
- La Reine Louise de Prusse : une femme contre Napoléon*, Fayard, 2008.
- Histoire de Munich*, Fayard, 2009.
- Bismarck*, Perrin, coll. « Biographies », 2011 ; coll. « Tempus », 2013.
- François-Ferdinand d'Autriche*, Tallandier, 2012.
- L'Agonie d'une monarchie, Autriche-Hongrie, 1914-1920*, Tallandier, 2014 ; coll. « Texto », 2017.
- Les Hommes d'Hitler*, Perrin, 2015.
- Sophie de Habsbourg*, Perrin, coll. « Biographies », 2018.
- Marlene Dietrich*, Perrin, coll. « Biographies », 2019.

Jean-Paul Bled

Hindenburg

L'homme qui a conduit Hitler au pouvoir

Tallandier

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

Cartographie : Éditions Tallandier/Légendes cartographie, 2020

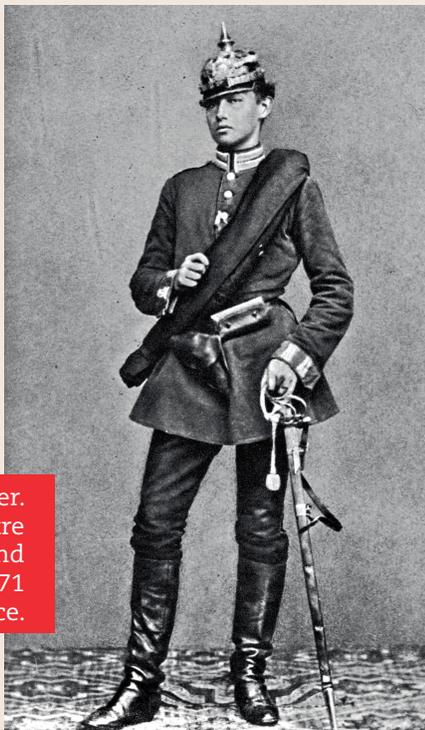
© Éditions Tallandier, 2020
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3553-9

Hindenburg: faits et légende

Hindenburg jeune officier.
Il connaît le baptême du feu contre
l'Autriche en 1866, puis prend
part à la guerre de 1870-1871
contre la France.

© Dpa Picture Alliance/Alamy

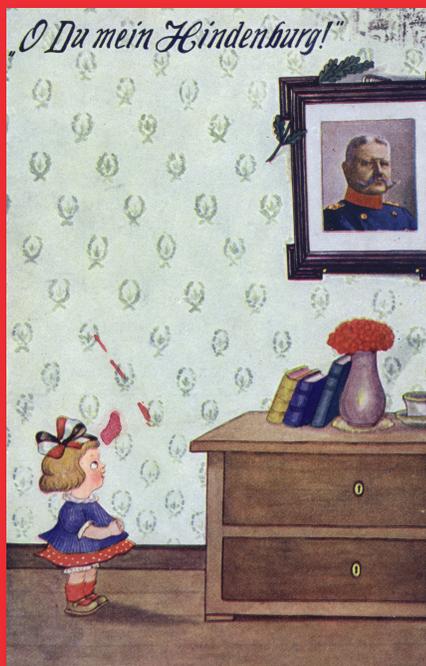


Le héros de Tannenberg dans ses úvres. Le plan de la bataille, livrée du 25 au 30 août 1914, a été conçu par Ludendorff et cautionné par Hindenburg. La victoire de Tannenberg est célébrée comme une revanche sur la défaite subie en 1410 par les chevaliers Teutoniques face à une coalition polono-lituanienne.

© Ullstein Bild/Roger-Viollet

Dès le lendemain de Tannenberg, le culte de Hindenburg se répand comme une traînée de poudre à travers l'Allemagne. Il pénètre notamment au sein des foyers allemands.

© Look and Learn/Valerie Jackson Harris Collection/
Bridgeman Images



1915: maintenant en charge du front oriental, Hindenburg confère devant une carte avec Guillaume II et Ludendorff. © Picture Alliance/Bridgeman Images

Les victimes de Hindenburg



Le général Erich
VON FALKENHAYN.

Les deux hommes s'affrontent régulièrement sur les choix stratégiques, Falkenhayn n'accordant pas, à la différence de Hindenburg, la priorité au front oriental. Après une lutte de plusieurs mois, Hindenburg obtient son départ.

© A. D'Agli Orti/De Agostini Picture Library/
Bridgeman Images



Le chancelier Theobald
VON BETHMANN-HOLLWEG
est obligé en juillet 1917 de
démissionner pour avoir compris
que l'Allemagne ne pouvait plus
gagner la guerre.

© Granger/Bridgeman Images

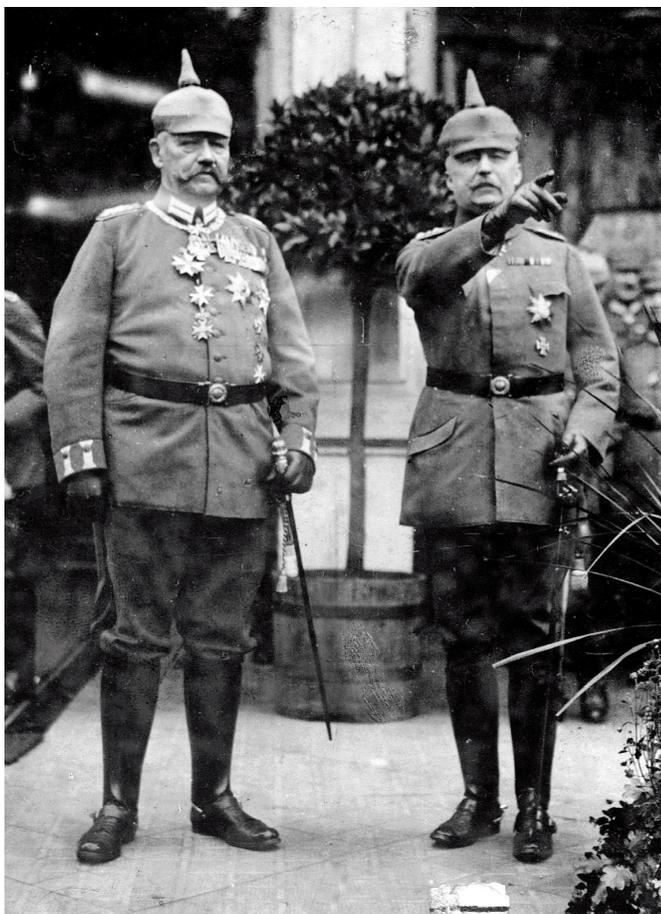


Durant plus de deux ans, **GUILLAUME II**
subit la toute-puissance de Hindenburg qui
lui impose ses choix aussi bien politiques
que stratégiques.

© Ullstein Bild/Roger-Viollet

Le général Erich
LUDENDORFF,
bien que véritable
vainqueur de
Tannenberg, n'en
est pas crédité par
l'opinion qui réserve
ses faveurs au seul
Hindenburg.

© SZ Photo/Scherl/
Bridgeman Images



Premier président
de la République
de Weimar, Friedrich
EBERT tient la barre
avec courage
et fermeté.

© Universal History Archive/
UIG/Bridgeman Images





Gustav STRESEMANN,
ici à gauche à Locarno, avec
Austen Chamberlain et Aristide
Briand, fait le pari d'une révision
du traité de Versailles par le moyen
d'une entente avec la France.

© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images

Les acteurs de la fin de Weimar

Le général Wilhelm GROENER succède à Ludendorff à la fin d'octobre 1918. D'une parfaite loyauté envers Hindenburg en 1918 et 1919, il est victime de son ingratitude en 1932.

© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images



Puissant homme d'affaires, Alfred HUGENBERG prend en 1928 la tête du parti conservateur dont il sera le mauvais génie. Rival de Hitler pour le contrôle de la droite, il va d'échec en échec.

© SZ Photo/Bridgeman Images



Heinrich BRÜNING, autre victime de l'ingratitude de Hindenburg. Alors qu'il s'est dépensé sans compter pour le faire réélire en avril 1932, Hindenburg ne prend que cinq minutes pour le congédier un mois plus tard. © Sueddeutsche Zeitung/Leemage



Le général Kurt VON SCHLEICHER, dernier responsable qui aurait pu arrêter la marche de Hitler vers le pouvoir. Il le paiera de sa vie. Il tombera sous les balles des SS lors de la « nuit des longs couteaux ».

© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images



Franz VON PAPEN. Qui est pris qui croyait prendre ! Il pensait presser Hitler comme une orange. Un espoir vite déçu. Il ne faudra que quelques semaines à Hitler pour le marginaliser.

© MEPL/Bridgeman Images



Hindenburg et HITLER à la Journée de Potsdam (21 mars 1933) supposée célébrer l'union de la vieille Prusse et de la nouvelle Allemagne. Une image trompeuse s'il en est.

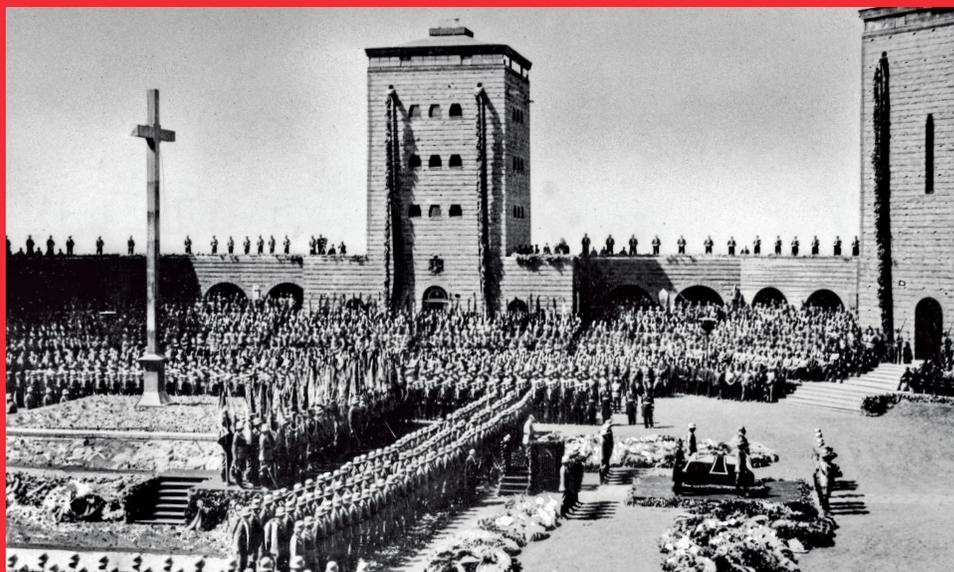
Le véritable vainqueur n'est pas celui qu'on pourrait croire! Alors qu'il laisse les apparences du pouvoir au vieux maréchal-président, Hitler s'en approprie la réalité.

© Look and Learn/Elgar Collection/Bridgeman Images



Célèbre caricature du *Punch*, publiée en juillet 1934.

Hitler et Göring arrachent à un Hindenburg en triste état son soutien après la « nuit des longs couteaux ». © DR



Le retour aux sources (7 août 1934). L'enterrement de Hindenburg décédé le 2 août dans l'enceinte du monument élevé à la gloire de la victoire de Tannenberg. Présent à la cérémonie, Hitler va désormais cumuler les fonctions de président et de chancelier. Il est devenu le seul maître du Reich.

© Tallandier/Bridgeman Images

CHAPITRE PREMIER

Les premières années

La vie de Paul von Beneckendorff von Hindenburg a tout d'un destin improbable. En août 1914, voici trois ans qu'il est un général à la retraite, à l'instar du colonel Philippe Pétain en France. Sans la guerre mondiale, comme beaucoup d'autres anciens généraux, il serait rapidement tombé dans une sorte d'anonymat. Sans elle, il n'aurait pas accédé, quasiment du jour au lendemain, au rang de héros national. Sans elle, il ne serait pas devenu, en 1916, le généralissime de l'armée allemande et, plus tard, le second président de la république de Weimar. C'est dire qu'il est directement associé à plusieurs moments majeurs de l'histoire allemande contemporaine. Plus encore, les deux grands tournants de cette histoire dans le premier xx^e siècle sont inséparables de ses décisions : d'abord la chute de la monarchie le 9 novembre 1918, puis l'accession d'Adolf Hitler à la chancellerie du Reich le 30 janvier 1933.

Cas presque sans exemple, il n'entre dans l'Histoire qu'à l'âge de 67 ans. Jusqu'à son départ à la retraite, il a certes gravi régulièrement les échelons d'une belle carrière, mais sans jamais être projeté sur le devant de la scène. Cet accès tardif à la notoriété a pour conséquence que les sources permettant de suivre son parcours sont relativement moins riches que celles

à la disposition du chercheur pour d'autres figures saillantes de l'armée impériale.

Les années de formation

Paul von Hindenburg voit le jour le 2 octobre 1847 à Posen (aujourd'hui Poznan en Pologne) dans une famille de forte tradition militaire. Son père, Robert von Beneckendorff von Hindenburg, sert alors comme sous-lieutenant dans le 18^e régiment d'infanterie stationné dans cette ville. L'origine des Beneckendorff peut être tracée jusqu'en 1130. Certains ancêtres du futur vainqueur de Tannenberg ont servi dans l'ordre des chevaliers Teutoniques. Fruit de mariages entre les deux familles, les Beneckendorff s'allient aux Hindenburg en 1789. Cette union est étroitement liée aux domaines de Neudeck et de Limbsee, en Prusse-Occidentale, reçus de Frédéric II par le colonel Otto Friedrich von Hindenburg pour ses faits d'armes dans les guerres de Silésie. Celui-ci y a perdu une jambe, mais gagné la croix de l'ordre Pour le Mérite. Resté sans enfants, il lègue ses biens à ses sœurs Sophie et Barbara. À la mort de cette dernière, ils passent à son petit-fils Otto Gottfried von Beneckendorff, à la condition toutefois qu'il reprenne le nom et les armoiries des Hindenburg, privilège qui lui est accordé par Frédéric-Guillaume II. Du côté paternel, Paul appartient donc au monde des *Junkers*. Sa mère, Luise Wilhelmine Schwickart, est certes une roturière, mais son grand-père maternel, Karl Ludwig Schwickart, médecin colonel dans l'armée prussienne, rattache également son petit-fils à la tradition militaire.

Robert et Luise se sont mariés en 1845. Ils auront quatre enfants : après Paul l'aîné, Otto né en 1849, Ida en 1851 et enfin Bernhardt en 1859. Au gré des mutations de Robert,

promu capitaine en 1850, la famille voyage d'est en ouest à travers la Prusse. Après Posen, elle déménage à Cologne en Prusse rhénane, puis revient à l'Est en 1855, cette fois à Glogau, puis à Kottbus en Silésie. Lorsque Robert quitte l'armée, elle se retire à Neudeck. Le foyer familial laissera sur le jeune Paul une empreinte indélébile. Ses parents lui offrent le modèle d'un couple harmonieux. Ils veillent en outre à sa formation, en lui enseignant le sens de ses devoirs envers Dieu, la patrie et le roi, toutes valeurs qui vont structurer sa pensée et éclairer ses comportements. Ils se chargent aussi de lui donner ses premiers rudiments d'instruction. Robert l'initie au français et à la géographie, une discipline pour laquelle il aura toujours une prédilection. De son côté, sa mère se réserve l'enseignement de la religion.

Paul est trop jeune pour prendre la mesure des événements qui secouent la Prusse dans ces années. Il n'a qu'un an quand éclate la révolution de 1848, seulement trois quand l'Autriche inflige à la Prusse l'affront de la reculade d'Olmütz en novembre 1850. Pour autant ils vivent durablement dans la mémoire collective prussienne. De la commotion de 1848, le jeune homme tirera la leçon que l'armée est le rempart du trône. Sa mère lui transmet le souvenir du soulèvement polonais qui a pris le contrôle de la ville en mars 1848. Si court qu'ait été cet épisode, Hindenburg en gardera un fort préjugé contre les Polonais. Olmütz lui laissera un goût amer. Il en conservera un vif ressentiment contre l'Autriche qui nourrira sa méfiance envers la monarchie danubienne.

À la lumière de ces antécédents familiaux, il est dans l'ordre des choses que Paul embrasse, le moment venu, la carrière des armes. Il ne le comprend d'ailleurs pas autrement. En 1859, après de courtes études secondaires, il intègre l'école des cadets de Wahlstatt dans le cercle de Leignitz, une institution qui accueille des fils de la petite noblesse pour les préparer à la car-

rière militaire. Il relate la scène dans ses Mémoires et décrit les sentiments qui l'habitent alors : « Un soir de printemps 1859, comme un garçon de 11 ans, aux grilles du pensionnat des Cadets à Wahlstatt, je disais “adieu” à mon père. Être soldat était pour moi une évidence. Le service armé pour le roi et la patrie était une vieille tradition dans la famille¹. »

Le cap est donc tracé. Mais s'il s'est fait une représentation idyllique de sa nouvelle vie, il lui faut rapidement admettre que la réalité est bien différente. Comme tous les autres cadets, il est élevé à la dure. Soumis à une discipline sévère, à un régime alimentaire rigoureux, il connaît durant plusieurs années une existence spartiate. Revenant plus tard sur cette période, il ne tarira certes pas d'éloges. À l'en croire, Wahlstatt aurait été pour lui une école où il aurait appris « la camaraderie, le dépassement de soi et la discipline ». Mais sans doute revisiterait-il alors son passé avec une tendance à le peindre sous des couleurs idéales. Le quotidien du cadet est bien différent. La faim le tenaille, sa famille lui manque et il doit subir la nuit les assauts des punaises.

L'organisation de la scolarité se partage entre les matières traditionnellement enseignées dans les lycées et la formation militaire ainsi que les exercices physiques. La matinée est réservée aux premières, l'après-midi aux seconds. Les élèves sont soumis à une discipline stricte. Tout manquement à l'obéissance ou simplement tout écart fait l'objet de sanctions sévères dont la gamme s'étend de la privation de repas jusqu'aux châtiments corporels. Le programme laisse apparaître un certain déficit de la culture générale dans la formation des futurs officiers. Il est jugé plus important par la hiérarchie militaire de travailler à consolider un corps des officiers rassemblé autour des mêmes

1. Paul VON HINDENBURG, *Aus meinem Leben*, Leipzig, S. Hirzel, 1920, rééd. Berlin, Welten Verlag, 2016, p. 6.

valeurs et à le préparer à remplir les missions qui lui seront confiées. Cette éducation portera ses fruits. Hindenburg en sera un parfait exemple. Oubliées, les plaintes ! Sans doute peut-il entrer une part de nostalgie du temps de la jeunesse dans le tableau qu'il dressera plus tard de cette institution. Mais, surtout, en pensée et en action, il sera l'archétype de l'officier prussien formé dans ce moule.

L'expérience de ces années orientera aussi la réflexion de Hindenburg sur l'éducation à donner à la jeunesse allemande. Il n'adhère visiblement pas au modèle humboldtien qui privilégie l'enseignement des humanités et sur lequel, depuis le premier tiers du XIX^e siècle, l'organisation des gymnases est fondée. Creusets de la *Bildungsbürgertum*, la bourgeoisie de la culture, ceux-ci diffusent des valeurs libérales naturellement suspectes aux yeux de Hindenburg. Rien d'étonnant dans ces conditions à ce qu'il tienne Goethe en piètre estime. Le champion d'un idéal humaniste ne pouvait rencontrer d'écho chez lui. Fasciné par Napoléon dans lequel il voyait un esprit universel, le poète de Weimar n'était-il pas au surplus resté fermé à la fièvre nationaliste qui s'était emparée de l'Allemagne en 1813 ? Entre les deux géants de Weimar, Hindenburg ne balance pas. C'est à Schiller qu'il accorde la palme. D'ailleurs, *Le Camp de Wallenstein* est la pièce de théâtre qui a sa préférence.

À l'exemple de l'illustre roi-sergent, Hindenburg, « au risque d'être tenu pour un béotien² », juge superflu l'apprentissage des langues mortes. Il recommande d'insister en revanche sur l'allemand, les langues vivantes, l'histoire moderne et la géographie. Contradictoirement, il se dit fasciné par l'Antiquité, surtout par l'histoire romaine dans laquelle il puise d'admirables exemples de vertu civique et morale. Mais c'est naturellement dans l'histoire prussienne qu'il trouve sa principale source d'inspiration.

2. *Ibid.*, p. 13.

Il distingue parmi les chefs militaires des modèles de héros, notamment Blücher, l'autre vainqueur de Waterloo. Dans ce registre, Hindenburg porte une reconnaissance émue au lieutenant von Wittich, qui l'initie à Wahlstatt, puis à Berlin, à la géographie. Le hasard voudra qu'à partir de cette première rencontre les destins des deux hommes se croisent régulièrement, d'abord à l'École de guerre, puis tous deux se retrouveront en même temps commandants d'un corps d'armée.

En 1863, la classe de seconde achevée, Hindenburg continue sa scolarité de cadet à Berlin, l'occasion pour lui de découvrir la capitale prussienne. Le temps est aussi venu des premières parades sur la grande artère de Unter den Linden. Durant ces années berlinoises, il a également l'insigne honneur de servir comme page auprès de la reine Élisabeth, veuve du défunt roi Frédéric-Guillaume IV récemment décédé en 1861. Celle-ci lui fait présent d'une montre gousset en or qu'il conservera précieusement jusqu'à la fin de ses jours.

L'âge l'empêche de participer à la guerre des Duchés qui éclate en 1864. Alliés aux Autrichiens, les Prussiens s'imposent face à une armée danoise valeureuse, mais inférieure en nombre. Mais de cette guerre les cadets retiennent d'abord les faits d'armes de l'armée et la victoire qui couronne la campagne. Ils sentent aussi que cette guerre a ouvert une dynamique qui annonce d'autres conflits dont ils seront immanquablement les acteurs.

Le baptême du feu

Depuis le début de 1866, les nuages s'amoncellent entre Vienne et Berlin. Le conflit couve depuis longtemps à la hauteur des enjeux : la suprématie au sein du corps germanique. Alors que l'Autriche entend conserver les positions qu'elle y détient

depuis des siècles, la Prusse ambitionne de se substituer à elle comme puissance dominante. La guerre des Duchés a développé ses conséquences. Le traité conclu après le conflit a prévu un partage des duchés entre les vainqueurs : aux Autrichiens le Holstein, aux Prussiens le Schleswig. Mais cet arrangement a tout d'une bombe à retardement. Les deux parties n'accordent pas le même intérêt à leur nouvelle possession. De plus, Otto von Bismarck, ministre-président depuis septembre 1862, a ferré son allié. Il l'a entraîné dans une aventure à plusieurs centaines de kilomètres de son territoire et tient ainsi un *casus belli* prêt à être exploité dès qu'il estimera le moment venu de l'actionner. L'heure sonne en juin 1866 quand la Prusse se retire avec fracas de la Confédération germanique. Le conflit sera donc tranché par les armes.

Hindenburg vient à peine de quitter l'école des cadets. Début avril, il a rejoint à Dantzig son unité d'affectation, le 3^e régiment d'infanterie de la garde, qui vient de s'illustrer dans la guerre des Duchés. Jeune sous-lieutenant fraîchement émoulu, il a hâte de passer de la théorie à la pratique : « Il est grand temps, écrit-il alors à ses parents, que les Hindenburg sentent de nouveau l'odeur de la poudre³. » Nul doute donc qu'il n'accueille avec enthousiasme cette guerre deux mois seulement après son entrée officielle dans l'armée. Il ressent comme un sujet de fierté d'inscrire ses pas dans ceux des glorieux soldats de Frédéric II. Cette filiation est précisément mise en avant par les chefs militaires dans l'ordre du jour lancé juste avant l'entrée en Bohême : « Soldats ! Soyez confiants dans votre force et pensez qu'il s'agit de vaincre le même ennemi que celui que notre plus grand roi battit jadis avec une plus petite armée⁴. »

3. Gert VON HINDENBURG, *Paul von Hindenburg. Vom Kadetten zum Reichspräsident*, Leipzig, Hesse & Becker, 1932, p. 22.

4. *Ibid.*

Alors qu'il n'a pas encore 20 ans, Hindenburg est jeté dans la plus grande bataille du XIX^e siècle depuis les guerres napoléoniennes, où va se décider le sort de l'Allemagne et, plus généralement, de l'Europe centrale. Une masse de plus de 400 000 combattants s'affrontent le 3 juillet à Sadowa. Les forces prussiennes ont été partagées en trois armées qui doivent converger là où se jouera l'acte final, le choc avec le gros du dispositif autrichien. Le régiment de Hindenburg est affecté à la deuxième armée commandée par le prince héritier. Conformément à son rang, la participation du jeune officier reste modeste. Mais il avait rêvé de s'illustrer, et ses vœux sont exaucés. Avec ses hommes, il s'empare d'une batterie ennemie de cinq canons. Au cœur de la mêlée, il est légèrement blessé à la tête. La vérité est cependant que, sans la protection de son casque, il aurait risqué d'être touché mortellement. D'ailleurs, au soir de la journée, son unité aura perdu la moitié de ses hommes. Après la fin de la campagne, fini le temps où il assistait en spectateur ébloui à des défilés militaires. Cette fois, c'est à son tour de participer sous les yeux de Guillaume I^{er} au défilé des troupes victorieuses sur l'avenue Unter den Linden de la porte de Brandebourg jusqu'à l'Opéra.

La Prusse est sortie de cette guerre victorieuse sur toute la ligne. Elle a réglé à son avantage son conflit politique avec l'Autriche. Conséquence de Sadowa, il est mis fin à la présence multiséculaire de la monarchie habsbourgeoise en Allemagne. Il n'est pas touché en revanche à son intégrité territoriale. Soucieux de ne pas insulter l'avenir, Bismarck n'a pas cédé à la pression de Guillaume I^{er} et des chefs militaires qui ne pouvaient concevoir qu'une défaite militaire n'entraînât pour le vaincu la perte de territoires. En guise de compensations, il a offert à son roi une série d'agrandissements en Allemagne, les duchés du Schleswig et du Holstein, le royaume de Hanovre, la Hesse électorale, le Nassau et la ville de Francfort. Enfin, bien

que restés en théorie souverains, les États du Sud ont dû aller à Canossa et conclure, dès le mois suivant, des traités d'alliance qui les attachent pieds et poings liés à la Prusse.

La guerre franco-allemande

La fièvre des premiers combats retombée, Hindenburg connaît la monotonie de la vie de garnison. Il passe les années suivantes dans le Hanovre récemment annexé, principalement occupé à instruire les jeunes recrues. L'intégration à la Prusse ne se fait pas sans heurt. La société hanovrienne est longtemps divisée entre les fidèles de la dynastie détrônée et les ralliés aux Hohenzollern.

Pour important qu'il soit, cet arrière-plan compte moins pour le jeune Hindenburg que sa rencontre avec l'amour en la personne d'Irmengard von Rappard, une jeune fille de la noblesse hanovrienne dont le père a servi comme officier dans l'armée du royaume disparu. On les voit régulièrement ensemble. Ils fréquentent le théâtre de la ville, font de longues promenades et des randonnées à cheval dans les environs. Sûrs de leurs sentiments, les deux jeunes gens échangent leurs vœux de fiançailles. Pour la célébration du mariage, il faudra cependant attendre car l'horizon s'obscurcit à nouveau.

Cette fois, c'est une guerre avec la France qui menace. Après Sadowa, la Prusse a accompli un grand pas vers l'unification de l'Allemagne sous sa direction. Reste à l'achever. Bismarck a vite compris que cet objectif ne serait pas atteint aussi longtemps que l'obstacle de l'opposition française n'aurait pas été levé. La crise ouverte par la succession au trône d'Espagne lui en offre l'occasion. Paris n'acceptera jamais, en cas d'élection d'un Hohenzollern, d'être pris dans un étau comme du temps de Charles Quint. En sous-main, il favorise la candidature du

prince Léopold von Hohenzollern-Sigmaringen, une branche catholique des Hohenzollern. Quand le premier temps de la manœuvre a échoué, il joue son va-tout avec la dépêche d'Ems qu'il rédige le 13 juillet de telle façon qu'elle agisse à la manière d'un chiffon rouge sur l'opinion française. Le calcul réussit au-delà de toute espérance puisque, se plaçant *ipso facto* dans la position de l'agresseur, Napoléon III déclare la guerre à la Prusse le 18 juillet 1870.

Le régiment de Hindenburg n'entre pas au contact de l'ennemi avant le 18 août. Il est lancé vers le milieu de l'après-midi à l'assaut des positions françaises sur la hauteur de Saint-Privat (Moselle). Chargé de l'opération, le prince Louis de Wurtemberg donne l'ordre d'attaquer sans avoir au préalable procédé à une préparation d'artillerie et sans attendre les renforts saxons annoncés. L'objectif est certes atteint. La position française est prise en début de soirée après d'âpres combats, souvent au corps à corps. Mais à quel prix ! Le bilan des pertes, morts et blessés, est très lourd. Il s'élève à 36 officiers et 1 060 sous-officiers et hommes de troupe. Pour ce qui est de Hindenburg, il faut qu'il soit protégé des dieux pour être sorti indemne de cette boucherie, comme il s'en ouvre dans une lettre à ses parents : « La grâce de Dieu s'est posée sur moi. [...] Le combat, le soir, dans le village à la baïonnette et avec le casque était terrible. Des tas de cadavres, le tout en flammes, et des deux côtés une même fureur⁵. » Pour lui, la première partie de la campagne est terminée. Il ne lui est donné que d'assister en observateur à la bataille autour de Sedan qui se conclut, le 2 septembre, par la reddition de Napoléon III et la capitulation de l'armée française. Il prend part ensuite aux

5. Hindenburg à ses parents, 19 août 1870, cité dans Bernhard von HINDENBURG, *Feldmarschall von Hindenburg. Ein Lebensbild*, Berlin, Schuster und Loeffler, 1917, p. 71.

accrochages qui jalonnent la marche sur Paris dont l'encerclement est bientôt achevé.

Refusant la défaite, le gouvernement provisoire de la République, proclamée le 4 septembre après le renversement du régime impérial, continue la lutte. Les trois armées levées avec pour mission de dégager Paris échouent. De même, malgré trois tentatives de sortie, les Parisiens ne parviennent pas à briser l'étau. Au début de janvier 1871, la cause paraît entendue. Depuis plusieurs semaines, Bismarck a engagé le processus qui doit conduire à l'acte final de l'unité allemande. Il a choisi la galerie des Glaces du château de Versailles pour la proclamation de l'Empire allemand et de Guillaume I^{er} comme premier empereur allemand. Apothéose d'un côté, humiliation de l'autre ! Afin de mieux souligner encore le rôle éminent de l'armée dans l'avènement de cette ère nouvelle, il a été décidé que chaque régiment sera représenté à la cérémonie qui doit se tenir le 18 janvier, soit le jour anniversaire de la fondation du royaume de Prusse en 1701. Le choix de son régiment se porte sur Hindenburg pour son fait d'armes à Saint-Privat. Faut-il ajouter que le jeune officier ressent sa participation à ce grand moment pour la Prusse et l'Allemagne comme un motif d'immense fierté ? Il le marque d'une empreinte indélébile. Il l'ancre dans son sentiment monarchique. Il est le soldat du roi devenu empereur par la grâce des victoires auquel, comme tous les officiers, il est uni par un lien personnel. C'est à lui qu'il a prêté serment et non à la Constitution. Dans la délicate question de la relation entre la Prusse et l'Allemagne, qui, naturellement posée par l'achèvement du processus d'unification, sera au cœur des prochaines décennies, la position de Hindenburg est claire et elle ne variera pas. Prussien il est et prussien il restera. Il n' imagine pas un seul instant que la Prusse se dissolve dans l'Allemagne. Il estime au contraire qu'il revient à la première d'absorber la seconde, en lui imposant ses valeurs

pour commencer. En complément du choix d'un lieu symbolique de la grandeur française pour la cérémonie du 18 janvier, les troupes victorieuses, parmi lesquelles Hindenburg, défilent dans Paris jusqu'à la place de la Concorde.

Moins de trois semaines plus tard éclate à Paris l'insurrection de la Commune. Sous la pression des insurgés, le gouvernement d'Adolphe Thiers se retire à Versailles. Sous les yeux des Allemands restés dans les environs de Paris, la guerre civile fait rage. Depuis Saint-Denis où son unité est stationnée, Hindenburg suit la progression du conflit qui s'achève à la fin mai par la « semaine sanglante » et l'écrasement des derniers nids de résistance des communards. Là encore, ces événements laissent une forte impression sur le jeune officier. Son sens de l'ordre en est horrifié. Rien ne serait plus dramatique si l'Allemagne devait un jour en connaître de semblables. Il en rend bien entendu responsables les révolutionnaires qu'il qualifie dans ses Mémoires de « communistes ». C'est certainement faire preuve de simplification et d'amalgame, car si les bolcheviques se réclameront volontiers du précédent de la Commune, ce sera tout bonnement une captation d'héritage, les idées communistes n'ayant rencontré que peu d'écho parmi les insurgés. Mais, après la révolution de novembre 1918, le vieux maréchal sera naturellement enclin à voir dans les communards toutes tendances confondues des précurseurs des spartakistes.

Le traité de Francfort signé en mai entre le Reich et la France a prévu que des troupes allemandes occuperaient un tiers du territoire français pendant une durée de cinq ans. L'unité de Hindenburg ne figurant pas parmi celles retenues pour cette mission, il rentre à Berlin où il participe le 16 juin, sur la Siegesallee, au défilé destiné à célébrer avec éclat la victoire remportée sur la France. Il porte sur la poitrine la croix de fer qui vient de lui être décernée. Créée en mars 1813 par Frédéric-Guillaume III, le jour de l'anniversaire de la reine Louise qui

avait été l'âme de la résistance contre Napoléon, elle est désormais la décoration militaire prussienne la plus prisée. Ce défilé a empli Hindenburg de fierté. Il a acquis la conviction d'appartenir, de par sa condition d'officier, à un corps d'élite bénéficiant d'une place à part au sein de la société allemande. Sans doute n'aurait-il pu dresser ce constat quelques années plus tôt. Après la révolution de 1848, l'armée était perçue comme l'instrument d'un pouvoir autoritaire et réactionnaire. Le conflit autour de la réforme militaire voulue par Guillaume I^{er} et rejetée par une large partie de la classe politique et de l'opinion avait contribué à renforcer encore cette image. Il avait fallu la poigne de Bismarck pour l'imposer, mais cette méthode brutale avait encore creusé le fossé. Les trois guerres livrées en 1864, 1866 et 1870 ont eu pour effet de transformer du tout au tout le rapport entre l'armée et la société. L'institution militaire est maintenant auréolée du prestige des victoires qui ont rendu possible l'achèvement de l'unité nationale. Les critiques dont elle était l'objet voici encore peu se sont tues. Au-dessus des partis s'est formé autour d'elle un consensus. Elle est devenue une sorte de modèle. Pour Hindenburg, c'est une motivation de plus de porter l'uniforme.

CHAPITRE II

L'ascension

De retour en Allemagne, Hindenburg retrouve la vie de garnison à Hanovre. Comme auparavant, il consacre l'essentiel de son service à l'instruction de la troupe. Il a toutefois des ambitions plus hautes. Il vise la *Kriegsakademie* (l'École de guerre), la voie d'accès obligée au saint des saints : le corps des officiers d'état-major.

Officier d'état-major

Il n'a pas longtemps à attendre. Il réussit le concours d'entrée en 1873. Pour franchir cette étape, il lui a fallu satisfaire à plusieurs épreuves : l'histoire militaire, les mathématiques et le français. À quoi s'est ajoutée la rédaction d'un essai à remettre à la commission d'admission sur la question : « Pourquoi la République des Provinces-Unies a-t-elle pu – de sa séparation de l'Espagne en 1559 jusqu'à la guerre de Succession d'Espagne –, malgré une taille territoriale modeste et une constitution s'éloignant du cadre républicain, acquérir le statut d'une grande puissance et le conserver aussi longtemps ? » L'impétrant révèle dans cet exercice de réelles qualités. Il appuie son argumentation sur la lecture des meilleurs historiens allemands de

la période : Heinrich Leo, August Heeren et Heinrich von Treitschke. Pour expliquer l'ascension et la puissance des Provinces-Unies, il met en avant plusieurs facteurs. Elles ont profité de la faiblesse du Saint Empire, victime de ses divisions religieuses et amoindri par la guerre de Trente Ans. Ses difficultés intérieures jusqu'à l'éclatement d'une guerre civile ont d'autre part empêché l'Angleterre de réagir. Pour finir, il ne déplaît sûrement pas à Hindenburg de souligner que la force du protestantisme a favorisé cette montée en puissance. Comme la plupart des protestants allemands du temps, il tient le catholicisme en piètre estime et est prompt à penser qu'il constitue une cause de faiblesse pour un État.

Maintenant qu'il a atteint son objectif, le voici promis du même coup à une belle carrière. Mais, sauf à croire à la prédestination, nul ne s'aventurerait à prédire qu'il puisse devenir un jour le généralissime de l'armée allemande. La scolarité dure trois années. Au grand dam du jeune homme, la première est consacrée à l'histoire de l'art militaire et de la tactique dans des périodes anciennes, à laquelle s'ajoutent les mathématiques dont il ne garde pas un excellent souvenir. Le programme des deux années suivantes est on ne peut plus chargé. Il met naturellement d'abord l'accent sur l'enseignement militaire sous différents aspects (tactique, armements, fortifications, transports, droit militaire). Les futurs officiers d'état-major sont également initiés à la politique intérieure allemande et aux grands dossiers diplomatiques. Ils doivent encore avoir une bonne connaissance du français et du russe, un choix qui reflète les priorités de la politique allemande. Après sa défaite en 1871, la France n'est-elle pas habitée par un esprit de revanche qui en fait une menace à l'ouest pour le Reich ? La Russie est le facteur majeur à l'autre extrémité du continent. Pour l'heure, elle entretient de bonnes relations avec l'Allemagne de Bismarck. Mais qui peut garantir qu'il en sera toujours ainsi ?